L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 22 JUIN 1894. 67me Année.

Voitures et Harnais,
Voitures d'enfants
Bicycles,
R. P. RANDALL,
54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 22 JUIN 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Par an	$12 00
Par mois	1 00
Par mois	1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.	

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Par an	$2 00
Par mois	1 50
Par trois mois	1 00
Par six mois	75

Pour les petites annonces de Demandes et Locations, etc. qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par P. Ad. Fortier, Constable de la Deuxième Cour de Cité, à son entrepôt, No 95 rue Royale, rue St-Louis et Conti—Un lot de meubles de ménage.

La situation en Afrique.

Il est quelquefois pénible d'étudier, sur la carte ou l'atlas sous les yeux, le développement historique et la solution qui en découle, au moins probable, d'un grand problème international. Mais ce qui avait achevé, on n'a généralement pas pu de s'en répentir. On y a découvert des choses bien curieuses ; on s'est rendu clairement compte de faits restés plus ou moins obscurs jusque-là.

Il suffit, par exemple, de suivre du regard, ne fût-ce qu'une demi-heure, sur la carte d'Afrique, les transformations successives qui se sont produites sur le continent noir, depuis une trentaine d'années, pour se bien convaincre que le peuple français continue à jouer de ce côté-là le rôle glorieux, si l'on veut, mais singulier, presque naïf, qu'il remplit du reste, ailleurs, depuis des siècles. Il semble fatalement condamné à tirer les ficelles cesse les marrons du feu, pour les laisser croquer par les autres. Aucun peuple n'a plus battu que lui, n'a remporté autant de victoires. C'est cependant celui qui ait le moins de conquêtes territoriales. Depuis plus de mille ans même, il ne s'est pas agrandi d'une seule province ; bien, au contraire, plutôt perdu que gagné. Il passe pourtant pour le plus ambitieux de tous et il ne peut aventurer un geste, faire un pas en avant, à droite, à gauche, sans que le reste du monde s'en émeuve et ne se tienne sur le qui-vive.

Pourquoi ? Parce qu'il a de temps en temps des échappées d'héroïsme qui font trembler tout ce qui l'entoure ; on croit alors qu'il va tout dévorer. Il n'en est rien. L'exploit qu'il méditait achevé, il rentre tranquillement sous sa tente, laissant volontiers les autres se disputer les dépouilles.

De telle sorte que, plus il en fait, moins il en profite et que plus il rend de services, plus il s'attire de traces.

Nous ne voulons pas revenir sur ces faits importants, passés à l'heure qu'il est à l'état de vieilleries historiques : la création de la Belgique et la insurrection de l'Italie qui ne sont devenus pour lui que des occasions d'embarras et d'ennuis ; mais n'est-ce pas encore exactement ce qui se passe en Afrique ? Toujours les mêmes luttes se reproduisant, dans le but constamment même et obstinément poursuivi, de enlever le fruit de ses conquêtes ?

Qu'est-ce donc qui a donné tant d'importance au Nord de l'Afrique, resté jusqu'alors inconnu, si ce n'est la conquête de l'Algérie, par la France, d'abord, puis, la construction du Canal de Suez par des Français ?

Qui a attiré tous les regards sur le centre du Continent noir, si ce n'est M. de Brazza, en fondant le vaste empire du Congo ? Les autres peuples sont venus après. Ce sont cependant eux qui prétendent avoir la plus grosse part du gâteau. Ils ont eu, dès le début, une telle frayeur des conquêtes possibles des Français, qu'ils ont songé immédiatement à organiser une conférence internationale, dans le but insensé, monstrueux, nous ne craignons pas de le dire malhonnête, de se partager un continent que l'on ne connaissait, que on ne possédait pas, dont on ne savait ni la valeur ni les limites.

Si la France ne rencontrait sur son chemin, dans les régions africaines, que l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, elle pourrait fort bien s'entendre avec ces nations dont chacune, heureuse de ce qu'elle possède, resterait tranquillement chez elle ; mais il lui faut se heurter, à chaque pas, contre l'Angleterre qui a la prétention d'être la grande dominatrice de l'Afrique, qu'elle regarde comme sa propriété. Elle entend s'y promener à l'aise, du haut en bas, comme sur son domaine privé. Les étrangers n'y seraient admis que par tolérance, si on la laissait faire.

Telle est aujourd'hui la situation relative des puissances européennes en Afrique. Si compliquée, si incertaine qu'elle soit, chacun des pouvoirs intéressés pourrait plus ou moins bien s'en accommoder, si l'Angleterre n'intervenait à chaque instant pour mettre le trouble partout et tout gâter. Dien sait ce que l'affaire du Congo n'aît pas la même issue que celle du Canal de Suez !

Manifestation contre les Lords.

Le mouvement populaire, non seulement contre les abus de pouvoir de la Chambre des Lords, mais aussi contre l'existence même de cette Chambre—ce qui est beaucoup plus grave—ne fait que s'accentuer tous les jours davantage.

Un vaste meeting vient d'avoir lieu à Leeds ; il avait été organisé par toutes les nuances du parti libéral, depuis les plus modérés jusqu'aux radicaux les plus avancés. Naturellement et comme il arrive toujours en pareille circonstance, ce sont les plus violents orateurs qui ont eu le plus de succès ; néanmoins leurs résolutions n'ont pas été adoptées. Le fait est qu'il est bien difficile de s'expliquer le peuple anglais sans l'aristocratie qui en a été l'âme pendant des siècles, ni le Parlement anglais, sans la Chambre des Lords qui, jusqu'à notre époque du moins, en a été la branche principale.

Le problème nous paraît à peu près insoluble, qu'il s'agisse de l'abolition de la Chambre haute, ou tout simplement de la suppression des excès de pouvoir qu'elle se permet, mais qui sont constitutionnels.

Admettons que les Communes votent la réforme ou la suppression de la pairie ; ce vote ne peut devenir loi, qu'après avoir été soumis aux délibérations de la Pairie elle-même qui ne consentira jamais à déorérer sa propre déchéance. Il en arrivera de ce bill, comme de celui du Home Rule. M. Gladstone a bien compris qu'il n'y avait rien à faire ; il a abandonné la partie et donné sa démission. Il n'y a, en effet, qu'un acte révolutionnaire qui puisse faire sortir le pays de l'impasse où il se trouve acculé.

La Reine Victoria se déclarât-elle elle-même en faveur de la décision de la Chambre des Communes, qu'elle n'aurait pas le droit de sanctionner un bill qui ne porte pas la signature des deux présidents de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Communes ; elle commettrait un excès de pouvoir, un acte révolutionnaire qui aurait les plus graves conséquences.

Encore moins les Communes peuvent-elles mettre en vigueur un bill qui n'aurait ni l'assentiment des Lords ni celui de la Reine. La révolution ici serait plus grave encore. Comment feraient-elles prévaloir, d'ailleurs, leur volonté, n'ayant pas avec elles le gouvernement ou le pouvoir exécutif, qui dépend de la Reine ? On a beau retourner cette question dans tous les sens, elle semble insoluble sans l'assentiment des Lords. Quant à une révolution, le pays n'en veut pas et n'en fera pas. Le temps seul et la patience viendront à bout de cette obstination de la noblesse anglaise.

Le Juge Wynne Rogers.

On sait déjà que la Législature siègeant en ce moment, à Baton-Rouge avait à élire un juge de Cour d'Appel en remplacement du très regretté Juge Kelly, enlevé dernièrement par une cruelle maladie. Il fallait que la vacance fut comblée le plus promptement possible. Or, qui mettre à la place ? Naturellement les esprits inquiets se mirent en quête. De prime abord, les préoccupations se portèrent sur trois ou quatre personnalités d'élite qui semblaient également dignes de recueillir cette succession : MM. Tissot, Rogers, Downing, Bryan. Chacun d'eux était également estimé, également aimé ; chacun d'eux méritait d'occuper le poste vacant. Chacun pouvait avoir ses partisans ; mais c'était pure affaire de préférences personnelles.

Tous les quatre étaient vraiment dignes de l'emploi qu'ils brignaient ou auquel voulaient les élever leurs amis. Le législateur, en pareil cas, n'avait que l'embarras du choix et, quelle que fût la nomination, elle ne pouvait que rencontrer l'approbation de la population. Le choix de nos législateurs s'est porté sur l'Hon. Wynne Rogers, un des leurs, puisque le juge Rogers est un de nos sénateurs, comme le juge Tissot, du reste.

Impossible de ne pas approuver une pareille élection. M. Rogers est un de nos hommes publics les plus estimés, les plus sympathiques ; il a déjà rempli plusieurs emplois très importants ; il s'est montré législateur aussi capable que légiste habile et juge intègre. Comment ne saurait-il pas appliquer des lois qu'il a été appelé plus d'une fois lui-même à rédiger et à voter ? Il est difficile de trouver une carrière mieux remplie que la sienne. L'Assemblée Générale a eu la main heureuse ; nous ne pouvons que l'en féliciter ainsi que la population, qui l'approuvera unanimement et y applaudira de grand cœur.

A

Demandez la Salsepareille d'Ayer et ne vous laissez pas persuader d'en prendre une autre Vendue par tous les droguistes.

LOUISIANE.

Quelques notes sur les récoltes des paroisses Rapides et Avoyelles :

Jamais la canne dans notre paroisse n'a tant promis que cette année, dit le *Town Talk*, d'Alexandrie. On a beaucoup planté, cette année ; mais on en en planté bien davantage si nos législateurs de Washington s'étaient montrés plus favorables à notre industrie sucrière. Malheureusement, le rappel des bills qui établissaient un tarif protecteur, a découragé les plus hardis, les mieux intentionnés.

—Dans la paroisse Avoyelles, il est tombé récemment quelques fortes ondées, mais le sol était si sec, si dur, par suite de la longue sécheresse qui avait précédé, que l'eau du ciel n'a pu y pénétrer à plus d'un demi-pouce de profondeur. Delà, une grande anxiété parmi nos planteurs. Il nous faudrait une forte pluie de plusieurs heures.

Dans les environs d'Evergreen, les récoltes sont cependant fort belles. Superbes, les champs de cannes autour de Bunkie.

A Eola et dans les environs la canne est pleine de vie.

Il en est de même dans les environs de Haasville, ainsi que le long des bayous Des Glaizes et Rouge.

Les rapports qui nous arrivent de Markville et de Moreauville sont aussi excellents.

Il n'est pas jusqu'au coton qui ne promette beaucoup cette année.

Les pois ont réussi presque partout, et le rendement du maïs sera très abondant.

Nous extrayons du dernier numéro du *Bulletin-Review*, les lignes suivantes :

IN MEMORIAM.

Quoique un homme ait eu, tant et plus, de vices et de faiblesses durant sa vie, on adresse toujours, quand il descend dans la tombe, plus ou moins de termes élogieux à l'endroit de son caractère. Mais tel ne sera pas le cas devant le sépulcre de Ferdinand B. Coco !

Quel est, en effet, où est-il celui qui a connu cet homme de bien, sans être frappé de sa bienveillante et chevaleresque allure, de sa bonté, de sa générosité infinies, qu'encadraient, à l'envi, et les fleurs de la brillante éducation, et les palmes de l'esprit vraiment élevé ?

Je pourrais, moi qui ai eu l'insigne honneur de vivre dans son intimité, citer plus d'un fait caractéristique sur le cher et regretté défunt, sur ce Louisianais distingué, dont porte aujourd'hui un deuil légitime la paroisse des Avoyelles qui le vit naître, et qui maintes fois lui confia ses intérêts qu'il défendit toujours avec zèle et talent.

Mais je laisse cette douce tâche à d'autres plus autorisés que moi, sous divers points de vue.

Et je me borne à déclarer, en terminant ces courtes, mais franches réflexions, que seul, le cri du cœur m'a fait prendre aujourd'hui ma plume, de longtemps rouillée. Puisse le ciel que cette traduction fidèle de mon intime pensée, aide, au moins dans une faible mesure, le cher et digne fils et toute sa famille, à supporter, avec la résignation chrétienne, le malheur qui les frappe, la cuisante blessure que leur infligent aujourd'hui, les ronces épineuses de la vie !!

DR J. V. CANTONNET.

Se teindre ou non est *simplement* une affaire de goût, il est de bon goût de se servir de la Teinture de Buckingham pour les Favoris.

SOUVENIRS D'UN TÉMOIN.

Il m'a paru intéressant, dit un journaliste parisien, de clore la série des quelques articles parus ici dernièrement sur les batailles des 16 et 18 août 1870 par quelques citations vibrantes, extraites de l'un des nombreux ouvrages qu'on a bien voulu m'envoyer à la suite de cette petite campagne du souvenir.

Le livre est bref comme un calepin couvert de notes. Ce n'est d'ailleurs pas autre chose que son auteur a voulu publier.

Son titre est exactement : *Carnet d'un prisonnier de guerre*, par Meyret, lieutenant-colonel territorial, officier de la Légion d'honneur. Il a paru en 1888.

Rarement j'ai vu le récit militaire atteindre à l'intensité des effets qu'obtient ce soldat en se bornant à consigner ses impressions, depuis l'entrée en campagne jusqu'à sa captivité à Cologne. Il faut que nous lui empruntions la notation pour ainsi dire, heure par heure, de ce qui se passe le 16 et le 18 autour du narrateur, alors capitaine aux voltigeurs de la garde impériale. Il ne parle que de ce qu'il a vu, bien entendu dans ces gigantesques branle-bas d'hommes, de chevaux et de canons, où le capitaine saisit à peine quelque chose, le soldat rien du tout.

16 *août*.—REZONVILLE.—Arrêt des équipages, la gendarmerie les fait rétrograder ; on serre les rangs, le silence le plus complet règne sur toute la ligne de bataille qui s'est formée à la hâte. Voilà dix heures et demie, c'est tard pour engager une bataille, à moins que nous ne trouvions les Prussiens sur la route. Parbleu ! voilà la danse qui commence ; en effet, une canonnade enragée éclate à Vionville et, peu après, nous voyons arriver un maréchal des logis d'artillerie blessé à la tête, qui demande où est le maréchal Bazaine ; on l'interroge, il dit à notre colonel : "Nous sommes tombés sur un corps prussien non signalé, deux pièces sont prises, les cavaleries se sont empoignées, mais il y a beaucoup d'infanterie, nous ne pouvons tenir. On m'a renvoyé à cause de ma blessure. Ce ne sera rien, le coup de sabre a coupé ma casquette en entamant légèrement la " doublure."

Nous sommes massés près du cimetière de Gravelotte ; à l'horizon, le clocher de Rezonville, et derrière lui le canon qui fait rage et des tourbillons de poussière sur la route ; à gauche, vers Gorze, des lignes noires de troupes prussiennes, et, à droite, nos lignes d'infanterie qui s'avancent rapidement ; la cavalerie, en grandes masses, s'ébranle à son tour et se tient à l'abri entre deux grands bois au Nord de Rezonville ; décidément c'est une bataille ; il y aura ce soir beaucoup de casquettes vides, de corps sans âmes et de chevaux sans cavaliers ; très peu de soldats de la garde éprouvent des besoins urgents ; il n'en est pas de même dans les autres corps ; cette impression produite sur les intestins par les premiers coups de canon fait rire les vieux soldats et sourire les officiers ; après tout, il faut prendre ses précautions avant la danse, par respect pour les vis-à-vis....

Onze heures.—Voilà les mouches (les balles) qui commencent à chanter : il y a des ricochets, on les reconnaît à la note plaintive ; la vraie balle de plein fouet a une allure plus crâne. Carnet, mon ami, je te mets sous cloche, cela va chauffer. Vive Dieu ! adieu à tous !

17 *août*.—REZONVILLE. — Enfin nous avons couché sur ce champ de bataille arrosé de tant de sang ; pourquoi ne parlerons-nous pas tout de suite ? Cette indécision est écœurante.... Enterrer les morts, on n'en a pas le temps : les paysans s'en chargeront s'ils ne veulent pas avoir la peste par cette chaleur. Belle bataille, ma foi, fertile en incidents, pertes minimes dans notre compagnie : 27 hommes, ce pauvre sergent Lemoin, ce brave Rioc qui, pour sa part, a bien abattu 20 Allemands ; je l'aurais fait décorer, car il était médaillé de Sébastopol.... Enfin nous partons ; sac au dos !

17 *août*, 2 *heures*.— Revers du fort Saint Quentin, sous la tente : de qui se moque-t-on ? La plaisanterie est sinistre, personne ne l'accepte. Comment ! nous bousculons l'armée prussienne, nous couchons sur le champ de bataille, et ce n'est pas marcher.... en arrière comme des fuyards ; maîtres de cette route de Verdun, nous revenons sous Metz pour remplacer nos munitions !.... L'impression est désastreuse ; je me cache sous ma tente pour éviter les questions et jusqu'aux regards anxieux de mes soldats. Reprenons la bataille de Rezonville, car c'est le nom qu'elle portera dans l'histoire.

A onze heures, nous traversons la route de Gravelotte, ou plutôt de Metz à Verdun, et nous nous déployons dans les terres labourées, notre droite appuyée à des bois, les officiers, les sous officiers sont à leur place, les soldats, l'arme au pied ; les grenadiers se dirigent sur le village de Rezonville et leur apparition est saluée par un feu épouvantable de l'artillerie prussienne, qui a pris position sur les hauteurs de Flavigny. Je remarque que les Prussiens engagent toujours la bataille avec une énergie extraordinaire, ils massent leur artillerie et font feu à volonté enragé presque sans viser, pour l'effet moral sans doute.... Cette tactique ne manque pas d'arroser, car la première impression est parfois décisive sur le soldat, et son courage est ébranlé dès le début, un léger effort suffit pour achever sa déroute.

Chez nous, au contraire, on tire un coup de canon, puis un second ; on semble s'excuser de faire tant de bruit ; l'ennemi s'habitue à peu, il s'aguerrit et se trouve familiarisé avec le canon et les projectiles, quand chez nous le soldat est terrifié par cette pluie de fonte tombant sans préambule.

A midi, nous voyons passer en très bon ordre et à une allure superbe le corps d'armée du maréchal Lebœuf ; les drapeaux sont déployés, le petit fantassin tend le jarret, donne un coup d'épaule au sac ; un dragon charge, appuie sur la crosse....Braves gens ! Reine des batailles ! C'est là qu'il faut te voir petit pousse-cailloux d'un sou qui te bats sans poser et meurs sans phrases ; partout je t'ai connu aussi grand dans ta simplicité, aussi sublime dans son dévouement ; modeste et fier à la fois ; autant il semble gauche, mal tourné, mal fagoté en garnison, autant il prend des allures héroïques qui le transfigurent.

Combien les heures sont rapides, lorsque chaque minute, chaque seconde apporte son émotion ! Les premiers blessés arrivent, il y en a d'atrocement déchirés : ces blessures d'obus sont affreuses ; la balle fait plus proprement sa besogne. Je retrouvais à chaque pas ce regard doux du blessé qui va mourir. Celui-ci est abattu, il ne peut plus combattre, mais son âme est encore debout, et il semble fier de son sang qui coule pour la patrie. Je verrai longtemps ces braves troupes marchant au feu ; elles arrivèrent dans la zone dangereuse, se déployèrent comme sur un champ de manœuvres ; les tirailleurs couraient comme des rats, et de petits flocons blancs indiquaient le commencement du feu, car le fracas de l'artillerie dominait tout. L'ennemi ne gagnait pas de terrain, car ses obus arrivaient à peine jusqu'à nous, comme au commencement de l'action. Tout à coup, le silence se fit sur cet immense champ de bataille ; des clameurs étranges traversaient l'atmosphère et une sourde trépidation agitait les peaux des tambours ; que se passait-il ? Notre colonel se portant en avant, envoya un adjudant-major pour nous prescrire d'avancer, baïonnette au canon ; à ce commandement, chacun se dit : Voilà des charges de cavalerie ! Nous vîmes alors devant nous, à mille mètres, une effroyable mêlée de cavaliers.

On perceivait les commandements de : Charges ! et l'ouragan se déchaînait à travers la plaine, pendant que des chevaux affolés, sans cavaliers, venaient se jeter dans nos rangs où ils se laissaient prendre sans résistance. Il y en avait dont la robe était teinte de sang, d'autres s'arrêtaient indécis, et, faisant volte-face, repartaient à fond de train du côté de la fournaise ; pendant vingt minutes, cette *Chevauchée de la mort*, comme on l'appelle en Allemagne, ensanglanta la terre dans cet immense champ clos entouré de bois de chênes ; puis nous vîmes arriver des prisonniers allemands : dragons, uhlans, hussards, cuirassiers de Hanovre, etc., les uns, blessés grièvement étaient sur des cacolets, les autres froissés seulement par des chutes, se traînaient en s'appuyant sur l'épaule de nos cavaliers ; tout cela allait à l'ambulance de Gravelotte, qui avait arboré son pavillon blanc à la croix de Genève....

17 *août* (Suite).—Au moment où le feu avait cessé, une sourde rumeur se fit entendre sur notre front ; le général cria au colonel : "Poussez jusqu'à la crête." Notre chef répondit : "Oui, mon général" et n'en fit rien, tout en y allant de sa personne ; d'un coup d'œil il vit que nous allions être chargés par la cavalerie et il cria : "Attention ! feu de compagnie à mon commandement."

Nous ne pouvions découvrir cette cavalerie, le colonel nous ayant arrêtés net à 150 mètres en arrière de cette crête que voulait nous faire franchir le général ; l'ennemi de son côté, ne pouvait nous apercevoir et, la nuit aidant, il comptait balayer le terrain jusqu'à Rezonville ; grâce au sang-froid de notre brave colonel, Dumont (il était récemment général en chef à Bordeaux), nous pûmes assister à un massacre inoubliable ; nos vieux soldats, bien alignés, attendaient sans broncher, lorsque l'ouragan s'abattit sur nous, aux cris de : "FIRE L'IMPERIUM !" poussés par les hussards rouges d'Allemagne qui croyaient nous tromper et nous surprendre.

La crête se couvrit soudain d'une forêt de sabres au clair et, au commandement vibrant du colonel, chaque première compagnie de chaque bataillon fit feu sur cette masse de cavaliers à 120 mètres, les compagnies suivantes tirant chacune après avoir entendu le feu de sa voisine ; ce fut une véritable pluie de plomb qui s'abattit sur l'ennemi en l'écrasant ; des chevaux vinrent rouler jusque sur nos baïonnettes, et un silence de mort succéda à cette effroyable fusillade.

Allons sur la crête ! tel fut le seul commandement du colonel ; et nous eûmes la joie de voir les débris de ces régiments prussiens disparaître dans l'obscurité, pendant que, dans un monceau de cadavres et de blessés, les plaintes des hommes et les hennissements des chevaux donnaient la mesure du désastre infligé à l'ennemi sans perdre un seul soldat.

La bataille était terminée. Bientôt les voitures d'ambulances et les musiciens des régiments commencèrent à faire leur sinistre récolte ; on hélait les morts pour emporter seulement les blessés, et nous apercevions au loin, vers Flavigny et sur la route de Gorze, les voitures de l'ennemi qui imitaient notre exemple : semblables à des lucioles, si nombreuses à cette époque de l'année, on voyait les lanternes se mouvoir lentement, avec précautions, forcées de s'arrêter à chaque pas, et le silence n'était plus troublé que par quelques cris qui n'avaient rien d'humain ; la nuit cachait toutes ces horreurs de la guerre, de cette guerre entreprise par un caprice de souveraine.

Le général parut alors, nous fit reculer de cent mètres vers Rezonville et ordonna de faire le café ; il était temps, depuis neuf heures du matin rien dans le ventre ; il était dix heures du soir....

17 *août* (Suite).—Si les souverains qui peuvent, à leur gré, ouvrir ou fermer les portes du temple de Janus, visitaient une seule fois les ambulances un jour de bataille, le temple serait à jamais fermé J'en ai vu beaucoup, de ces misères, mais jamais sans une émotion poignante. Partout et toujours, c'est la mère qui est appelée par les moribonds broyés sous les obus ou transpercés par des balles. La mère.....

J'ai entendu à Rezonville : "maman," le mot de l'enfant à sa mère, prononcé par un chef d'escadron de lanciers dont le crâne, fendu d'un coup de sabre, laissait échapper la cervelle ; il semble que si le père est présent à la pensée dans les instants solennels de l'existence, c'est la douce image de la mère qui frappe le regard suprême.

17 *août* (Suite)—Nous voilà installés sous la tente, nos bagages sont arrivés ; les unis froides sur des bons plateaux ont une transparence étonnante ; je dors debout, et cependant, cette journée et cette nuit de Rezonville m'ont laissé tout vibrant. Dormir, il le faut, je le veux. Qui sait si demain la tragédie ne recommencera pas !

18 *août* —Peu de sommeil. Les visages reflètent les angoisses qui nous oppressent ; il y a dans cette retraite inexplicable au fond obscur qui a détruit toute confiance dans notre chef ; on se rappelle les détails de l'aventure mexicaine ; mon sous-lieutenant en ajoute d'inédits, et c'est du bout des lèvres que nous murmurons à la hâte, comme si chacun de nous éprouvait le besoin d'être seul avec ses pensées.

Dix heures.—Soleil splendide. Au loin, les feux de bivouac de toute l'armée établie de Moulins-les-Metz et Jussy à Saint-Privat, sur la route de Saulny ; nos positions sont excellentes, mais des masses énormes d'ennemis traversent la Moselle ; nous aurons à combattre l'armée du roi et celle de Steinmetz, bien près de 300,000 hommes, et nous en avons 120,000 en ligne, avec une artillerie inférieure en qualité et en quantité ; il est vrai que notre fusil est supérieur, mais nos généraux n'ont aucune initiative ; à tout ils répondent "J'attends des ordres," qui n'arrivent qu'incomplets pour la plupart ; c'est bonne en Crimée, comme en Italie.

On ne sait pas ce que l'on veut, on n'a pas de point objectif ! "On se débrouillera !" Voilà la vraie stratégie des ignorants ou des vaniteux. Ordre de départ. Le camp reste intact, 80 hommes préposés à sa garde.... Une reconnaissance sans doute.

Onze heures.—Ce que nous appelons une reconnaissance est tout simplement une grande bataille ; nous faisons halte dans le village de Châtel-Saint Germain ; des officiers d'état-major galopent affolés ; toute la garde est restée au Saint Quentin. Cependant notre brigade seule est déplacée.... Bon ! voilà la danse qui commence ; les paysans se sauvent ; l'un d'eux nous dit que, de Gorze à Confians, tout le pays est noir de Prussiens.

Dix-huit heures.—Un instant d'accalmie. Les fermes de Moscou, Leipsaik, le Point-du-Jour sont en flammes, l'ennemi est repoussé, un grand coquin d'arbre desséché qui ressemble à une potence a bien reçu vingt obus, il a la vie dure. Voilà la ferme de Saint-Hubert qui s'allume. On avait en raison de creuser quelques tranchées-abris : sans elles nous serions détruits depuis longtemps ; panique sur la droite prussienne, des fuyards sur la Moselle.

Six heures.—C'est fini de notre côté, l'ennemi est écrasé, mais la droite fait un train d'enfer ; trois officiers d'état-major viennent demander des renforts, le brigadier répond : "J'ai l'ordre de rester ici" ; l'un d'eux verse des larmes et supplie ; rien !.... Jamais nous n'avons entendu canonnade pareille, tout est en feu à l'horizon, vers le Nord ; Amanvillers, Sainte Marie-aux-Chênes, Saint-Privat, tout brûle dans un tonnerre d'artillerie.

Sept heures.— Une immense clameur glace notre sang, on se regarde, le feu a cessé sur toute la ligne, quelques pièces d'artillerie descendent à fond de train sur la voie ferrée, dans le ravin de Chatel. Nous voyons arriver un état-major sur lequel roulent encore quelques obus en retard ; c'est le général de Ladmirault, qui dit à notre colonel en passant ; "Canrobert a lâché pied, nous étions vainqueurs à gauche et au centre".....

22 *août*,—Nous connaissons les résultats de la bataille de Rezonville, où l'ennemi a perdu 16,000 hommes et nous 13,000 seulement ; nous avons pris un canon et un drapeau que l'on vient de transporter au quartier général du maréchal Bazaine, au ban Saint-Martin. La bataille du 18 a été encore plus terrible pour l'ennemi, et un prisonnier nous dit que le roi de Prusse a pleuré à la nouvelle du désastre de sa garde.

En somme, nous n'avons perdu ni un canon ni un drapeau ; et, de l'avis de tous, une direction plus ferme nous eût assuré la victoire complète ; il n'y a donc pas à désespérer du salut de la patrie, et la population de Metz demande à grands cris de partager les dangers de l'armée ; des compagnies de francs-tireurs s'organisent ; elles rendront des services à coup sûr par la connaissance complète du pays et l'habileté comme tireurs de la plupart des jeunes hommes de la cité messine !....

Ces pages écrites d'après les souvenirs d'un calepin valent les plus belles phrases des historiens de race, tant il est vrai que l'histoire, comme le reste, s'écrit avec le cœur, et avec l'impression *réçue* par dessus tout.

Voilà comment un capitaine de la garde impériale peut atteindre aux effets d'un Michelet, lorsqu'il nous raconte par exemple l'épisode touchant que vous venez de lire, où l'on voit ce chef d'escadrons de lanciers mourir en appelant sa maman !

CHAMPIONAT !
LA MAISON DE VETEMENTS DE LION !
Nous avons surpassé tout le monde dans notre genre d'affaires.
POUR LE RESTE DE LA SAISON
NOUS FERONS USAGE DE L'ÉPEE ET DU COUTEAU
TOUS NOS PRIX COUPÉS.
Nous offrirons de l'intérêt à tout le monde. Donnez à votre fils une chance et offrez lui deux beaux complets pour le prix d'un seul. Même réduction pour les vêtements de Messieurs et de jeunes garçons
QUI DIT QUE LES TEMPS SONT DURS—PAS NOUS.
Nos employés réguliers et les supplémentaires sont exténués de fatigue.
On ne vend que deux complets et trois paires de pantalons à la fois à la même personne.
LE PREMIER VENU ! VOUS SAVEZ !
M. LION & CO.,
NOS 195, 197 ET 199 RUE DECATUR, En face du Marché Français.
12 mai

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal. 2me distrie
Janvier 92—1 an—mar lieu dim

THERMOMÈTRES MÉDICAUX
EXTRA-SENSIBLES DE LÉON BLOCH
Adoptés par MM. les Dr POTAIN, PASTEUR, PÉAN, PETER ET TOUTES LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES
Tous nos instruments portent sa signature : Léon Bloch
A PARIS : 5, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
Dépôt à la NOUVELLE-ORLÉANS : J.-L. LYONS & Cie, 42 et 44, Camp.

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle..... $5,890,322
Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans, sans frais pour les Compagnies locales
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai94—1an 39 RUE CARONDELET.

Magasin de Chaussures "Nickel Plate."
No 145 rue du Canal et 7 et 9 rue Bourbon.
Le plus Vaste Magasin de Chaussures au Détail du Pays.
Nous avons le plus grand fonds de marchandises au Sud.
Chaussures pour tout le monde à des prix remarquablement réduits.
Chaque paire garantie comme donnant satisfaction.
KEIFFER & HIRSCH, Propriétaires.
Ordres des Campagnes Sollicités.
13 mai—1m; Dim Mar J

Compagnie d'Assurances Royale
DE LIVERPOOL,
Actif, plus de - - - - $42,000,000
Pertes payées comptant sans escompte.
Les Magasins en Briques, Résidences et Sucreries, Spécialement Sollicitées.
WM. M. RAILEY & CO., Agents,
NO 39 RUE CARONDELET.
3 mai—1m

Maladies d'Estomac
DYSPEPSIES, GASTRALGIES — CHARBON DE BELLOC
Une commission nommée par l'*Académie de Médecine de Paris*, pour étudier les effets du CHARBON de BELLOC, a constaté que les MAUX D'ESTOMAC, DYSPEPSIES, GASTRALGIES, DIGESTIONS DIFFICILES OU DOULOUREUSES, CRAMPES, MIGRAINES, RENVOIS, etc., cessaient après quelques jours d'usage de ce médicament, soit en poudre, soit en pastilles. D'ordinaire, le bien-être se fait sentir dès les premières doses ; l'appétit revient et la constipation si habituelle dans ces maladies disparaît. Les propriétés antiseptiques du CHARBON de BELLOC en font un des moyens les plus sûrs et les plus inoffensifs à opposer aux maladies infectieuses, telles que la DYSENTERIE, la DIARRHÉE, la CHOLÉRINE, la FIÈVRE TYPHOÏDE. Le CHARBON de BELLOC est employé soit pour prévenir, soit pour guérir ces maladies.
Chaque flacon de Poudre et chaque boîte de Pastilles doivent porter la signature et le cachet du Docteur BELLOC
En vente dans toutes les Pharmacies. — Prix : Poudre, 2 fr. ; Pastilles, 1 fr. 50 avec une instruction.
Fabrique : L. FRÈZE — A. CHAMPIGNY et Cie Sres, 19, rue Jacob, Paris.

MALADIES NERVEUSES
Guérison certaine par le
SIROP HENRY MURE
Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris
POUR LA GUÉRISON DE
ÉPILEPSIE, HYSTÉRIE, HYSTÉRO-ÉPILEPSIE, DANSE de SAINT-GUY, DIABÈTE SUCRE
MALADIES du CERVEAU et de la MOELLE ÉPINIÈRE, CONVULSIONS, VERTIGES, CRISES NERVEUSES
MIGRAINES, INSOMNIE, ÉBLOUISSEMENTS, congestions CÉRÉBRALES, SPERMATORRHÉE
Notice très importante envoyée gratis sur demande.
HENRY MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (France)
DÉPÔT A LA Nouvelle-Orléans : J. L. LYONS & Cie, 42-44, Camp.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS
Gustav B. Westfeldt, L. O. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

AGENTS DE PLEYEL
L. GRUNEWALD CO.
La meilleure maison
D'orgues et de Pianos du Sud,
Pour le Bon Marché et la Confiance.
127 RUE CANAL.
Nouvelle-Orléans.
24 janv—1an

C. LAZARD & CO, LTD,
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
No 68 rue Royale.
Capital payé..... $500,000 00
Actif, 1er janvier 1894..... 969,967 38
Surplus..... 186,016 73
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER, OCTAVE LABARRE.
18 juin94—1 an

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
84 RUE ST-CHARLES 84
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après-midi.
Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Caissier.
16 sept—1an

CHARTER.

STATE OF LOUISIANA.

Parish of Orleans, City of New Orleans.

Be it known that on this se